

— Je suis une pauvre, cher oisillon Le Christ les protège, de donner une bouchée de pain à une vieille femme ! Pour ça, je leur lave les planchers et je traie les vaches, pour un peu de miche.

Il n'y a dans la Commune que quatre familles : les trois frères Mérinov et leur cousin. Les autres sont de pauvres hères. Tout ce monde loge dans deux maisons et dans une bâtisse qui a servi jadis de chambre de bain. Cette bâtisse est habitée par la nombreuse famille de Sidor Mérinov. Une des maisons, — une villa, 12x12, quatre chambres et une cuisine, abrite huit personnes : deux frères Mérinov, leurs femmes et leur parent, avec sa femme et deux grandes filles. L'autre habitation, 11x14, loge vingt-trois personnes, la fenêtre est bouchée d'une natte d'écorce. Dans la maison où vivent les Mérinov, il y a une extraordinaire quantité de lits, le ménage est proprement tenu, une nappe couvre la table, on voit sur les murs des traces de punaises écrasées, les femmes sont jeunes, propres, saines, chaussées de bottines, elles tricotent devant la table. Dans l'isba de service, où se trouve la cuisine, tout est sale, obscur, sous un plafond bas, les mouches tourbillonnent en trombe, et tout est plein de vieux et de vieilles, pauvrement chaussés de teille, qui dorment entassés. — Les livres se sont trouvés dans la maison principale, dans des caisses : des feuilles de tabac y étaient intercalées, pour empêcher les souris de les ronger. Des livres précieux, des classiques, beaucoup d'ouvrages anglais. — Les Mérinov, quand ils vivaient au village, ne possédaient qu'une isba et un lot de terre, faisant fonds commun : le cadet et le moyen servaient en ville, garçons de cour.

	Commune	Village
Déciatines labourables	200	70
Semis d'automne	24 déc.	20 (La place n'a pas permis davantage.)
Chevaux	14	11
Vaches	13	15
Porcs	8	—
Tarares, semoirs, batteuses, charrues	—	(sochets, herses.)
Maisons	3	18
Habitants	31	78
Mangent de la viande		Oseille

Il n'y a d'économie rationnelle ni dans la Commune, ni au village. Celui-ci a livré aux échéances du grain, de la viande, du beurre, des œufs, des pommes de terre, de la laine. La Commune n'a rien livré.

Ce procès-verbal fut dressé par le second des juifs dont nous avons parlé, par le communiste. La commission se sentait très gaie, elle n'avait rien vu de plus, car un silence général l'avait accueillie. Nil Nilovitch Tychko vint à la Commune, pressant les membres de la commission de se rendre chez lui, mais ceux-ci furent retenus, quelques minutes, par les moujiks, accourus du village, qui les entourèrent, se décoiffèrent et se mirent à bégayer en chœur :

— Maintenant, la révolution est finie. Maintenant, attends un peu, on va demander aux messieurs commissaires, aux camarades... Maintenant que, pour dire, la révolution, pour exemple, est finie.

— Lui, on peut dire, il vivait à la ville ; et nous, en l'année 20, on s'échinait sur la friche. Et attrape ça, on nous met à la portion, chacun sa ration !... C'est encore la Commune...

— Menterie ! Ta terre, tu n'y touches pas ! L'affronteur, ça veut manger pour huit !...

— Attendez, citoyens... Nous, on montrera aux messieurs les commissaires, on montrera tout dans l'ordre, comme devant le bon Dieu. Voilà, ainsi, pour exemple, ils ont servi de cochers à la ville pendant vingt ans, et nous, pour ça, on s'échinait sur la terre. Et maintenant qu'on n'a pas de quoi, en ville, ils viennent dire : chacun sa portion, sa portion !... Et quand ils reviennent, ils n'ont point de bétail à eux, ni d'outils ; rien qu'une isba, et abimée par le tonnerre !... Voilà !...

— Des menteries !... Tu n'y touches point, à ta terre...

— Un affronteur ! c'est clair, un affronteur !

— Qu'on ne le compte plus comme travailleur !

— Alors, quoi ? faudrait spiculer ? T'as-t'y pas pourri ta pomme de terre en terre ?...

— Des menteries ! J'ai une fille, je l'ai mariée, la fille, et qu'on me l'a même ensemencée, ce qui fait qu'elle a accouché, — et alors, c'est-il encore régulier, par rapport à la ration, hein ?...

Et ce fut une dégelée soudaine d'invectives, il était question de s'étripper, de se casser la gueule... Nil Nilovitch Tychko dit alors :

— Les gars ! je vais prendre du papier et je fais un procès-verbal. Le premier qui bronche encore, je l'envoie au district se reposer à l'ombre, — et sous escorte, le chariot...

Les moujiks se turent, — gardèrent le silence, — et s'en allèrent...

(A suivre.)

Traduit du russe par MAURICE.

BORIS PILNIAK.

Le rôle du Nègre dans la lutte des classes

Il y avait une époque où la discussion du problème nègre aux Etats-Unis pouvait se limiter au terrain théorique des droits et de la justice humaine. Aujourd'hui il n'en est pas ainsi ; le problème nègre, tout en conservant son importance morale, est devenu une question économique qui croît chaque jour en gravité.

Dans l'ère de violence qui a succédé à la guerre, le sentiment anti-nègre s'est accru puissamment dans le sud des Etats-Unis. Avec la renaissance du Ku Klux Klan, qui a repris son activité du temps de la Reconstruction (1865-70), le nombre de lynchages des noirs a rapidement doublé et même triplé. Des scènes d'une sauvagerie et d'un sadisme inouïs se sont déroulées dans tous les Etats du Sud, sans que la justice départementale semblât trop s'en soucier. Un projet de loi faisant du lynchage un crime fédéral fut repoussé par le Congrès américain et le lynchage, dont on prétextait autrefois qu'il était nécessaire comme châtement du viol, s'applique maintenant aux délits les plus infimes. Il n'est plus qu'une manifestation normale de la haine de race.

Trente-quatre nègres ont été brûlés vifs depuis l'armistice. Innombrables sont ceux qui ont été flagellés, fusillés, pendus. Il ne se passe guère un jour sans que la presse rapporte de nouvelles agressions contre les hommes de couleur.

Mais un phénomène nouveau est venu révolutionner la lutte entre blanc et noir. La victime, qui autrefois supportait la persécution avec la passivité de la bête ou de l'esclave à peine conscient de son malheur, est aujourd'hui devenu conscient. Citons une résolution d'un congrès nègre tenu récemment dans l'Etat de Georgie : « Les nègres se rendent compte de plus en plus du paradoxe de leur situation dans un pays qui se dit démocratique. Ils ont perdu toute foi dans la volonté des hommes du Sud de les traiter avec justice ou de vouloir leur permettre de faire partie intégrante de la civilisation américaine. »

Au début du siècle, l'éminent éducateur nègre, Booker T. Washington, disait souvent qu'un homme noir « pouvait gagner un dollar dans le sud où il ne pourrait pas le dépenser ; tandis que dans le Nord il ne trouverait pas l'occasion de gagner un dollar ! » Ce préjugé du Nord contre l'ouvrier de couleur n'existe plus — du moins pour ce qui est du patronat — et les grands centres de l'industrie américaine se font une active concurrence pour attirer la main-d'œuvre nègre.

Le mouvement d'émigration a déjà pris des proportions formidables. Entre 1910 et 1920 la population noire de New-York a doublé. Celle des grandes villes industrielles du Middle West — Chicago, Pittsburg, Cleveland et Détroit — a plus que doublé. On compte plus de 250.000 émigrés nègres depuis six mois, laissant derrière eux 47.000 fermes incultes. L'Etat de la Caroline du Sud a perdu un quart de sa population nègre en dix mois. La Georgie estime à 27 millions de dollars par an sa perte agricole, sans compter celle de son commerce du fait de l'exode des noirs. Une situation semblable se retrouve dans le Sud tout entier.

Déjà la presse méridionale fait entendre un timide



(Dessin de Mela Muter.)

« mea culpa » Elle vient de découvrir « que le nègre n'est pas toujours traité avec justice dans les Etats du Sud » ; que « les gages de l'ouvrier de couleur sont souvent dérisoires et son logement incommode ou insuffisant ». Elle constate aussi « qu'il est bien naturel, après tout, de vouloir se sauver d'un pays où règne une terreur perpétuelle ». Mais les Etats du Sud ont beau multiplier des entraves pour empêcher les agents de l'industrie du Nord de mener à bien leur œuvre de recrutement... l'exode continue.

C'est que, outre les persécutions du Klan, la situation du nègre dans le Sud est intolérable par d'autres côtés. Il est honteusement exploité dans son travail. Citons le président des Banquiers de Georgie : « Le nègre est la main-d'œuvre rêvée, parce qu'il travaille pour moins, vit de moins, et occupe des logements meilleur marché qu'aucun autre peuple, à l'exception des coolies ».

Quatorze Etats ont des décrets « Jim Crow », qui empêchent les nègres de fréquenter les mêmes restaurants, hôtels, théâtres ou écoles que les blancs et les contraignent à voyager, en chemin de fer, dans des compartiments spéciaux, placés généralement en queue du wagon-fumoir. Ils ne peuvent pas dormir au Pullmann, ni manger au wagon-restaurant. S'ils sont malades, on les étend sur des brancards dans le fourgon des bagages.

Quant à leurs droits civils, bien que la loi fédérale leur ait donné le droit de vote, la plupart des Etats y ont ajouté des restrictions qui en font lettre morte, et là où elles n'existent pas, les cavaliers du K. K. K. sont là pour veiller à ce que le vote d'un noir ne vienne pas souiller les urnes.

On offre au nègre des facilités plus que relatives pour l'éducation de ses enfants. La Floride, avec un tiers de population nègre, dépense treize fois plus pour les écoles blanches que pour les écoles noires. La Louisiane, avec 212 écoles supérieures pour les élèves blancs, n'en a aucune pour les noirs. En Georgie, où les nègres représentent 45 pour cent de la population, l'Etat dépense 15.000 dollars pour l'éducation des noirs, contre 735.000 pour celle des blancs.